



SAMIR KACIMI

UN JOUR  
IDÉAL  
POUR  
MOURIR

roman traduit de l'arabe  
par Lotfi Nia

Sindbad  
ACTES SUD





DU MÊME AUTEUR

*L'AMOUR AU TOURNANT*, Seuil, 2017.

Sindbad  
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :  
*Yaum nâ'i li-l-mawt*  
Éditeur original :  
Manshûrât al-Ikhtilâf/Arab scientific publishers, Alger/Beyrouth  
© Samir Kacimi, 2009

Illustration de couverture : © Stephan Schmitz

© ACTES SUD, 2020  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-13683-3

SAMIR KACIMI

# Un jour idéal pour mourir

*roman traduit de l'arabe (Algérie)  
par Lotfi Nia*

ACTES SUD/Sindbad



## CHAPITRE 1

### 1

Il douta de sa dernière décision à l'instant où ses pieds se détachèrent du bord. Il ne lui trouvait plus l'évidence qu'elle revêtait une fraction de seconde plus tôt. Il faut dire que jamais il n'avait imaginé que la vue du vide s'étendant entre lui et le trottoir aurait un tel effet sur son cœur. Ses battements étaient à présent si rapides qu'ils l'empêchaient quasiment de respirer.

“Est-ce que j'ai peur ?” se dit-il juste après avoir senti son corps se précipiter vers le sol – il n'y avait pas de manette pour changer de direction. L'espace d'un instant, il essaya de se retourner dans les airs de manière à tomber droit, les jambes vers le bas. Il souhaitait en effet que ses pieds touchent terre en premier et qu'ainsi son visage reste intact. Il découvrit très vite que c'était impossible : il n'était pas en mesure de contrôler son corps, et il en fut affecté, mais pour un très court moment seulement car il avait désormais des préoccupations autrement importantes que celle de retomber sur ses pieds.

Le fait de tomber à l'envers, la tête la première, lui permit d'apercevoir le ciel, il était d'une extrême clarté, sans nuages, et la température était douce. C'était une

belle journée, faite pour être vécue, et pourtant c'était aussi un jour idéal pour mourir. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il avait choisi précisément ce jour-là pour mettre à exécution la fatale décision prise six mois auparavant – les raisons de vivre qui l'avaient alors empêché de passer à l'acte étaient à présent beaucoup moins convaincantes, six mois lui avaient suffi pour faire le tour de la question. Il était sûr de son choix, il s'y abandonnait pleinement.

Ce qui l'avait surtout convaincu dans l'idée du suicide, c'était la dimension poétique que les gens attribuent à ce geste. Quiconque met fin à ses jours est une exception humaine à la loi de la fatalité, lui seul sait combien de temps aura duré sa vie, lui seul connaît l'instant de sa fin. C'était le plaisir procuré par la connaissance de cet instant précis qui le conforta surtout dans l'idée de se suicider. De toute façon, cette dimension poétique que lui attribuerait son suicide ne lui servirait à rien puisqu'il ne serait pas là pour en profiter, il savait déjà ce que diraient les gens... "Il est mort par amour."

Bien que son suicide n'eût rien à voir avec l'amour, l'effet que lui faisait cette phrase avait aussi joué dans sa décision. Il avait lu tous les écrits qu'on pouvait trouver sur les hommes et les femmes qui avaient fait le choix de mettre un terme à leur vie par amour, de Cléopâtre à Omar Tounba mort sous un train. Cette littérature n'était pas exempte d'exagérations, de complaisance et de mensonges, mais malgré cela il estimait qu'elle méritait qu'on lui sacrifiât une vie grandiose, et à plus forte raison une existence comme la sienne, qui avait perdu tout ce qu'elle avait de meilleur durant les six derniers mois.



Pour être sûr d'entrer dans la légende, il avait écrit une lettre où il expliquait les raisons de son geste, et cette lettre, il se l'était envoyée, à sa propre adresse. Il estimait qu'elle mettrait au moins une semaine à arriver, il ne restait plus que quatre jours. L'idée était d'amener les journaux à parler deux fois de lui : une première fois quand ils évoqueraient son tragique suicide, et une seconde pour rendre compte de l'apparition de cette lettre qui viendrait en clarifier les raisons. Ce serait comme une missive venue du fond de son tombeau, portée sur les ailes de la mort.

Mais il y avait quelque chose de plus important que tout cela : il avait réussi à se soustraire au destin et à faire de l'instant de sa mort une décision, prise par lui seul, et où la fatalité n'avait aucune part. Ce serait la première décision qu'il prendrait depuis qu'il avait mis les pieds dans ce monde, lui qui n'avait choisi ni ses parents ni ses frères ni son prénom, et rien même de ce qui lui était advenu ultérieurement. On comprend qu'il ait été transporté de joie au moment où il se préparait à sauter de la terrasse d'un des immeubles AADL\* aux Eucalyptus.

Il avait envisagé plusieurs manières de se suicider, qu'il avait toutes finies par écarter parce qu'elles aboutissaient à une fin semblable à celle d'Omar Tounba : une mort *chiant*. Cela s'était passé deux mois plus tôt, après qu'Omar avait vu s'envoler tout espoir d'épouser

---

\* L'Agence nationale de l'amélioration et du développement du logement a lancé, à partir du début des années 2000, des projets immobiliers visant à réduire une importante crise du logement par un système d'accès à la propriété par la location. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

sa dulcinée. Elle s'appelait Nissa Bouttous, un surnom qu'on lui avait donné au collège et qui ne l'avait plus quittée jusqu'au jour où sa famille avait déménagé pour échapper à la vengeance de la mère et de la sœur du pauvre Omar qui venait de se donner la mort. Tout le monde, y compris Omar Tounba, se souvenait des raisons pour lesquelles on l'appelait Bouttous, mais il était tellement fou d'elle qu'il fulminait quand il entendait quelqu'un l'appeler ainsi, il menaçait de mort quiconque osait la désigner par ce sobriquet, Bouttous. Une menace d'Omar suffisait à rallier tout le monde à ses désirs, sa réputation de *chikour*\*, voyou viril, n'était plus à faire. Il inspirait une telle peur que tout le monde finit par oublier l'origine du sobriquet de Nissa Bouttous ; on se mit à l'appeler Nissa, ou "la Nissa à Omar". Mais tous se rappelèrent son surnom et son histoire dès que le suicide d'Omar fut ébruité.

On dit que pendant plusieurs années il avait essayé de convaincre son père de la nécessité de le marier à Nissa sans jamais y parvenir. Sans doute y aurait-il renoncé sans l'aide de la crise cardiaque qui lui rendit l'espoir en faisant passer son père de vie à trépas. Ce dernier à peine enterré, il reparla de son projet à sa mère.

— T'as pas honte... ton papa est mort y a pas trois jours et toi, tu me parles de te marier avec cette salope !

Voilà ce qu'elle gueula quand il remit le sujet sur le tapis. Pour tout dire, il fut foudroyé par cette réaction, lui qui pensait que sa mère se moquait de l'identité

---

\* Les mots de la langue populaire algéroise ont été conservés pour la traduction, ils sont signalés en italique.

de celle qu'il épouserait pourvu qu'il fût heureux. Elle avait d'ailleurs longtemps tenté de faire accepter Nissa Bouttous à son mari sans y parvenir non plus. Mais que s'était-il passé ?

Omar n'aurait peut-être pas dû insister auprès de sa mère pour comprendre, mais c'est ce qu'il fit, et elle finit par tout déballer :

— Mon chéri, c'est la dernière volonté de ton père, il m'a demandé sur son lit de mort de t'empêcher d'épouser cette fille et quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a dit... et elle explosa en sanglots.

Quand elle retrouva son calme, elle poursuivit sa confidence :

— ... il m'a dit : "Mon fils bouffera pas dans la soupe de son père", tu sais ce que ça veut dire... ça veut dire que tu veux te marier avec la pute à ton papa...

Telle fut la version de sa mère. Disons qu'il s'agissait plutôt d'une version partielle de l'histoire, car ce qui s'était déroulé entre les parents d'Omar Tounba le jour de la mort de son père avait dépassé en violence et en gravité le simple recueil des dernières volontés d'un homme sur son lit de mort.

## 2

Halim Bensadek estimait que l'impact de son corps avec le sol se produirait dix secondes après son saut du haut de l'immeuble. Il lui suffisait en effet de connaître son poids, la hauteur de l'édifice et quelques règles élémentaires de physique pour calculer précisément combien de temps il mettrait à s'écraser. Ses chances d'en

réchapper étaient égales à zéro, ce qui lui permit d'acquiescer la certitude qu'il mourrait au bout de dix secondes, à compter du moment où il se serait jeté.

À l'instant où il se retrouva dans le vide, sa pensée fut obnubilée par une seule chose, le temps se dilatait, il se mit même à imaginer que les secondes qui lui restaient à vivre dureraient plus longtemps que toute sa vie passée. Autrement, comment aurait-il eu le temps de douter de sa décision ? Comment aurait-il pu se dire que ce qu'il ressentait était de l'hésitation ? Ne fallait-il pas plus de dix secondes pour prendre conscience d'un sentiment ? Comment se faisait-il que cette opération mentale n'ait pris qu'une fraction de seconde ?

“Peut-être que c'est des impressions prémonitoires”, se dit-il pour essayer de se rassurer alors qu'il regardait, en contre-plongée, tomber son corps énorme. Il se rendit compte que c'était la première fois de sa vie qu'il voyait son corps à l'envers, et ce devait être la première fois aussi qu'il était étonné par l'énormité de son ventre. Il ne se le figurait pas aussi gros, et aussitôt il trouva horribles les habits qu'il portait, et il se demanda avec une pointe de regret : “Est-ce que les journaux de demain vont parler de mes vêtements ?” Cette question suffit à faire renaître le doute dans son esprit, peut-être n'avait-il pas tout prévu, en tout cas il avait négligé certains détails dans ce plan qui devait rendre sa mort tragique, en faire un paroxysme de poésie et de philosophie. Mais un détail pareil ne pouvait pas troubler la joie que lui procurait sa victoire historique sur le destin. À l'instant où il s'écraserait, dans moins de dix secondes maintenant, il rejoindrait ceux qui, par courage ou témérité (peu importe), étaient parvenus à se rendre maîtres de